

# Comment faire l'histoire des conflits par l'objet ?

Alexandre Sumpf, Anne Joly, Julien Gueslin

DANS **MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS** 2023/1 N° 147-148 , PAGES 2 À 6  
ÉDITIONS **LA CONTEMPORAINE**

ISSN 0769-3206

DOI 10.3917/mate.147.0002

Date de mise en ligne : 13/03/2024

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-materiaux-pour-l-histoire-de-notre-temps-2023-1-page-2?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour La contemporaine.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Comment faire l'histoire des conflits par l'objet ?

ALEXANDRE SUMPFF, UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ANNE JOLY, LA CONTEMPORAINE

JULIEN GUESLIN, LA CONTEMPORAINE

L'objet, entendu ici comme artefact – qu'il soit singulier ou produit en série – suscite un intérêt croissant en histoire contemporaine. De *L'Histoire des choses banales* de Daniel Roche (1997) aux ouvrages collectifs récents coordonnés par Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre (*Le Magasin du monde*, 2019 ; *L'Épicerie du monde*, 2022), en passant par l'anthropologie de la guerre développée par Stéphane Audoin-Rouzeau (*Les armes et la chair*, 2009) ou Bruno Cabanes (*Fragments de violence. La guerre en objets de 1914 à nos jours*, 2019), l'historiographie française comble progressivement son retard dans le champ du *Material turn*<sup>1</sup>. La focale récemment placée sur l'objet s'inscrit dans un double progrès des sciences sociales – un intérêt pour la culture matérielle et l'essor d'une histoire sociale critique s'efforçant de rendre la parole aux groupes minoritaires. En 1967, Fernand Braudel a proposé le concept de « civilisation matérielle »<sup>2</sup>. Cependant, s'il a disserté sur la quotidienneté des gestes toujours répétés et mis en évidence une culture matérielle évoluant sur le temps long, il la rangeait dans une catégorie inférieure à son objet principal d'étude, le capitalisme. Dans les années 1990, les travaux de Daniel Roche ont donné ses lettres de noblesse à l'histoire de la consommation et accordé à l'objet un statut à part entière<sup>3</sup>. Il n'est pas seulement le produit d'une époque donnée, mais le moteur des transformations socioéconomiques et culturelles.

Le *Material turn* en lui-même prend place aux États-Unis à la fin des années 1970, quand les sciences sociales commencent à s'intéresser à la fonction des dispositifs matériels (instruments, collections) dans la formation du savoir. Anthropologues et historiens s'appuient ensuite sur la théorie de Bruno Latour faisant de l'artefact un acteur non humain de la mutation programmée ou spontanée des rapports humains<sup>4</sup>. À la fin du xx<sup>e</sup> siècle, la collaboration entre institutions patrimoniales (musées, archives) et chercheurs s'actualise dans un effort de réflexion sur la constitution des collections et le rôle des objets dans le rapport didactique, sensible et émotionnel au passé<sup>5</sup>. Dans les années 2000, l'histoire des objets compris dans un réseau de production et de représentations s'enrichit d'une *histoire à partir des objets et à travers les objets*, qui fait de ces derniers une source pivot de l'interprétation du passé historique. L'objet consommé fait passer au second plan les sources écrites, produites par l'élite sociale et culturelle, qui a longtemps orienté le regard des historiens sur les groupes sociaux minoritaires. L'objet utilisé selon la norme ou détourné de son usage initial a aussi l'avantage de servir de support mémoriel aux usagers, dont les pratiques et les savoirs spécifiques sont très longtemps restés hors-champ.

L'objet impose une méthodologie qui emprunte à l'ensemble des sciences sociales et peut se découpler en trois étapes : description, manipulation et juxtaposition. Tout d'abord, la matérialité commande la prise en compte aussi précise que possible des caractères propres

de l'objet, afin de mieux cerner le processus de production, l'intention du producteur et l'utilité de l'artefact dans la vie concrète de ceux qui les manipulent. Ensuite, la permanence de l'objet assurée par des collectes ponctuelles ou systématiques encourage le chercheur à en imaginer les usages permis ou non, destinés ou inventés. Faire cette expérience sensible rejaillit d'ailleurs sur le rapport de l'historien à la matérialité des sources papier – le support, les ratures, les marques de classement, etc. Enfin, au XIX<sup>e</sup> et plus encore au XX<sup>e</sup> siècle, la production connaît standardisation, homologation et diffusion mondiale. L'industrialisation donne ainsi naissance à d'importantes séries économiques et culturelles qui forment un contexte matériel complexe.

On ne s'étonnera pas que l'histoire des guerres, en particulier les deux guerres mondiales qui ont nécessité un effort industriel total, bénéficie de ce « tournant » matériel. Les historiens prennent aujourd'hui intérêt à la façon dont les civils (ingénieurs, ouvriers, femmes) se sont représenté les conditions matérielles de la vie au front et du combat, ou dont les soldats ont bricolé des objets pour ne pas périr et mieux tuer, rendre leur quotidien supportable, donner un sens à leur sacrifice et en fixer un souvenir concret. Quand Stéphane Audoin-Rouzeau s'appuie sur ces objets pour étudier concrètement et symboliquement les violences de guerre, Cabanes met en évidence la singularité et la dimension esthétique d'artefacts non nobles qui peuplent désormais les vitrines des musées et mémoriaux aux côtés des traditionnels *militaria*. Les amateurs ont collecté ces débris et ces reliques de longue date, en souvenir d'une histoire personnelle ou d'une visite. Les chercheurs le font aujourd'hui de manière plus systématique, pour satisfaire à la fois les besoins de l'enquête scientifique et la demande d'incarnation des grands événements émise par le public. Sur ce plan, les centres d'interprétation liés aux camps de concentration, notamment en Allemagne et en Pologne, ont joué un rôle d'aiguillon évident<sup>6</sup>. Les objets liés aux expériences de guerre sont donc de plus en plus accessibles, dans toute leur variété : ils nécessitent une contextualisation poussée qui découle d'une analyse embrassant toutes les étapes de la vie de l'objet. De manière exemplaire, Brandon Schechter se place au ras de la vie quotidienne, des émotions et des croyances des combattants soviétiques de la Seconde Guerre mondiale, en fouillant dans leur havresac pour en retirer cuiller, fétiches, photos et linge de corps<sup>7</sup>. À travers ces objets banals car sériels, mais aussi uniques car appropriés individuellement, il parvient à faire resurgir toute une civilisation aussi nomade qu'éphémère.

Ce dossier ambitionne de réunir les réflexions sur les enjeux scientifiques et épistémologiques de travaux appréhendant l'objet comme source à part entière – et non comme simple illustration d'un développement historique. Conservé dans des archives, des musées, chez des particuliers... ou caché dans la terre, les caves ou les coffres, l'objet se distingue des autres sources par son inscription dans les époques successives. Il est d'abord inventé, programmé, produit, diffusé et utilisé en tant que tel, avant de se muer en rebut ou en relique, puis enfin de servir de support à l'enquête en sciences sociales. L'historien doit tenir compte en même temps de toutes ces existences qui se superposent parfois. Le dossier s'organise donc en fonction de ces vies successives. La première section se concentre sur les opérations de collecte, de traitement et d'étude des objets produits et utilisés dans les contextes guerriers du XX<sup>e</sup> siècle, notamment les deux guerres mondiales. La deuxième section s'intéresse aux procédures de conservation, aux méthodes de mise à disposition du public et aux actions de valorisation à des fins de médiation culturelle et pédagogique. Enfin, la section portfolio cherche l'équilibre entre image et texte, c'est-à-dire entre un objet ou un ensemble d'objets précis et ce qu'il dit du fait guerrier de son époque, de ses concepteurs et de ses utilisateurs.

Les archéologues sont les principaux acteurs de la collecte sur le terrain des objets et de leur étude. Les artefacts qu'ils mettent au jour bénéficient des garanties du cadre légal et scientifique de la fouille programmée ou des diagnostics préventifs. Loin de cette démarche systématique et contrôlée par les pairs, bien des collections privées résultent d'un assemblage hétéroclite d'objets trouvés ou pillés sur les champs de bataille, chinés dans les brocantes, sauvés de la benne à ordures ou hérités de génération en génération. Certaines de ces collections forment la colonne vertébrale de musées – depuis le Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux, fondé sur les objets réunis par Jean-Pierre Verney, ou dans une démarche

●●●

- plus amatrice et commerciale le MM Park à La Wantzenau (Alsace) par Éric Kauffmann. *A contrario*, certains musées archéologiques n'exposent que le produit des fouilles locales, souvent sur des sites majeurs (Bibracte, Arles, Notre-Dame de Paris) – mais ce n'est jamais le cas pour la période contemporaine. Le grand public ignore à peu près complètement ce qui a trait à l'archéologie des sites industriels, des monuments républicains (en France) ou du logement moderne.

À travers des visites ou des documentaires, comme *Shéol* (2022) sur les fouilles au camp de Sobibor depuis 2007, on connaît surtout l'archéologie des deux guerres mondiales et du monde concentrationnaire, nazi en particulier. Dans ce dossier, Vincent Carpentier et Benoît Labbey fouillent les poubelles normandes de la dernière guerre pour exhumer les appropriations des objets militaires et civils, les habitudes alimentaires et les défis sanitaires des campagnes militaires. Christophe Prime, conservateur au Mémorial de la Paix de Caen, montre combien l'archéologie peut amender les connaissances tirées des témoignages ou des sources papier, notamment sur des champs de bataille où la mobilité s'ajoute au chaos sensoriel et aux destructions matérielles. Juliette Brangé livre les premiers résultats des fouilles (enfin) menées au camp de concentration du Struthof. Si elle étudie actuellement la carrière de granit qui a justifié l'installation en Alsace, elle a pu elle aussi avoir accès à un dépotoir situé au contact de l'enceinte barbelée. Objet banal, produit en série, le bouteillon contenant la soupe distribuée dans les baraques était des plus précieux pour les détenus qui n'en détachaient jamais le regard. Il appartient donc à une véritable et méconnue civilisation concentrationnaire qui définit un espace historique propre par la production et l'échange. Alors que le dernier film de Pedro Almodovar, *Madres paralelas* (2021), a exposé au public étranger les débats entourant en Espagne l'ouverture des fosses communes de la guerre civile, Lourdes Herrasti revient sur les procédures d'identification des dépouilles à travers les objets et le processus de restitution de ces derniers aux familles. L'archéologie et le travail de recoupement documentaire viennent combler le fossé entre mémoire orale et histoire taboue, et au-delà ressuscitent la culture matérielle des classes sociales.

Les établissements patrimoniaux se situent à la charnière entre milieu scientifique et public par leur politique de collecte, leurs méthodes de conservation et leurs programmes de valorisation des collections. Clotilde Forest, conservatrice au musée de l'Armée, détaille comment s'organise une collecte d'objets, pour les conflits passés comme pour ceux en cours. Le musée poursuit depuis 2014 l'effort cohérent de collecte concernant la Grande Guerre, sans négliger les œuvres d'art, et s'applique à mettre en valeur sur Internet la matérialité de l'objet par des descriptions très précises et une photographie soignée. Enfin, l'histoire de l'Hôtel des Invalides qui abrite le musée fait désormais l'objet d'une étude réflexive sur la muséographie militaire. À La contemporaine, explique Anne Tournieroux, on se sert des jouets collectés depuis 1914 pour faire réfléchir notamment les étudiants aux stratégies fines d'embrigadement des enfants pendant les conflits. Les ateliers associent conservateurs et chercheurs : leurs expertises complémentaires qualifient l'objet en tant qu'archive. Il devient le cœur des restitutions créatives qu'Ewa Tartakowsky, enseignante-chercheuse au Nouveau collège d'études politiques, propose à ses étudiants d'imaginer. Ces derniers sont invités à choisir un objet du parcours permanent de La contemporaine et à le prendre comme point de départ d'une bande dessinée à réaliser. Faisant appel à l'imaginaire, les travaux nécessitant aussi une recherche documentaire, conduisent les étudiants à s'approprier un objet et son histoire. La qualité de certaines réalisations – dont celles d'Annie Khatchikian et de Chloé Drier de Laforte, publiées dans ces pages – convainc de la valeur pédagogique de cette forme de recherche-création.

Florence Potosniak, lauréate du prix d'étude des mondes contemporains en 2022, s'appuie, elle aussi, sur une collection de la même institution, issue du séquestre Pétain. Parmi les cadeaux offerts au Maréchal, l'imposante francisque en cristal de Baccarat est un produit indirect de la propagande officielle, qui met en scène de façon spectaculaire l'initiative populaire en matière de culte du chef. Quoique programmée, cette dévotion fait surgir des émotions collectives : elles résident autant dans le soin mis par les ouvriers à réaliser cette œuvre d'art que dans les sommes données par les citoyens du département et les messages qui les accompagnent. Dans son article sur les objets conservés dans le fonds de l'Association des anciennes

Déportées et Internées de la Résistance (ADIR, à La contemporaine), Anne-Marie Pavillard met en évidence leur prix élevé dans un contexte de dénuement extrême, en contraste total avec la grande pauvreté des matériaux et des techniques employés. La capacité à fabriquer des objets souvent symboliques en détournant les ressources de l'ennemi, à lui cacher cette forme de résistance et à enfin rapporter ces preuves concrètes de l'enfer concentrationnaire font de ces petits bouts de tissu et de métal de puissants vecteurs de mémoire pour les déportées. Enfin, Philippe Artières conclut cette section en ouvrant la perspective sur un autre type de « guerre », la guerre médicale contre les épidémies, en l'occurrence celle du VIH-SIDA. Les collections de boîtes de médicaments conservées au Mucem et les pilules résistent à l'expérience sensible de l'historien, qui ne peut en essayer sur lui-même ni le goût, ni les effets. Mais ils font archive d'un rare épisode de co-construction d'un protocole de soins par les patients.

Le portfolio interroge la dimension symbolique des objets, représentatifs d'un événement singulier, d'une idée, d'une expérience collective. Historien du pacifisme français de l'entre-deux-guerres, Jean-Michel Guieu présente sa collection personnelle de bibelots produits en masse sous la Troisième République, marchandise modeste qui a trouvé preneur dans un contexte de forte aspiration sociale à la paix. Dans les tranchées, a exposé Stéphane Audoin-Rouzeau lors d'un atelier organisé à La contemporaine, les soldats fabriquaient des objets pour soi ou pour offrir. L'expérience sensible de l'historien (toucher, manipuler) lui permet de distinguer les usages de l'objet de guerre, de mesurer aussi son poids symbolique et de se représenter plus concrètement ce qu'affrontaient les combattants.

Certains objets relevant de ce « Trench Art », comme disent les Britanniques, ont parfois été fabriqués après coup. Pourtant, explique Aldo Battaglia, le « faux vrai » souvenir de la guerre n'est pas moins vrai que l'original produit par un combattant : il participe d'une transaction à la fois commerciale et mémorielle qui assume cet aspect fictionnel. Pour Fabien Theofilakis, la cigarette du prisonnier de guerre révèle la massification en cours au début du *xx<sup>e</sup>* siècle – de la production et de la consommation de tabac, mais aussi de la mobilisation et de la détention en camp. Banale en dehors de l'enceinte barbelée de 14-18, la cigarette devient une monnaie d'échange centrale ; la fumer se situe à la lisière entre aspiration à la normalité d'avant-guerre et soupir d'ennui métaphorique de la condition de prisonnier.

Un foulard décoré de saynètes militaires, fabriqué pendant la Drôle de guerre et conservé à La contemporaine frappe Amaury Bernard par son caractère anachronique. Il trahit l'inversion troublante des rôles à l'époque : les soldats bloqués en première ligne ne combattent pas et végètent, désœuvrés, tandis que sur le front domestique les civils travaillent à l'effort de guerre et répondent positivement à la propagande officielle. Après la Seconde Guerre mondiale, bien des particuliers se sont adressés à l'Office des Biens et Intérêts privés (OBIP) afin de réclamer réparation. Pour consolider leur requête, montre Margaux Dumas, certains plaignants joignent des échantillons de tissu censés provenir des meubles spoliés : ils cherchent à rendre possible leur identification dans les entrepôts saturés de l'occupant et symboliquement à renouer si possible avec la vie d'avant-guerre. L'envoi des appelés en Algérie, à partir de 1956, coïncide avec le succès phénoménal des radios portatives à transistor importées des États-Unis. Andrea Brazzoduro y voit non seulement un objet générationnel, celui des radios libres et de l'émission *Salut les Copains !*, mais aussi un vecteur de la défaite finale par le biais de l'information non censurée et du lien avec une métropole de plus en plus hostile à l'intervention de l'armée française. En dressant un état des lieux des différents types d'objets conservés en France depuis la conquête de l'Algérie – par les familles de pieds-noirs et des juifs d'Algérie, par les immigrés algériens et les harkis, puis les soldats et appelés pendant la guerre d'indépendance – Tramor Quemeneur souligne les difficultés et les enjeux d'une patrimonialisation de ces objets liés à l'histoire et la mémoire de la colonisation.

La richesse de ces études de cas montre l'ampleur du travail collectif qui reste à accomplir dans le domaine de l'histoire par l'objet. Encourageons les archéologues à se tourner plus résolument vers l'époque contemporaine, à proposer de nouvelles typologies adaptées à la production en série des artefacts et à révéler des cultures matérielles enfouies et oubliées. Incitons les conservateurs à associer plus systématiquement encore les chercheurs à leurs découvertes, à leur politique de collecte et à leurs initiatives de médiation, non seulement dans le cadre des

●●●

- expositions, mais au travers d'ateliers de formation pratique. Alors, sans doute, les historiens du xx<sup>e</sup> siècle saisiront qu'ils ne peuvent se passer d'étudier les objets (tout comme l'image animée d'ailleurs) s'ils entendent saisir au plus près les interactions sociales et les représentations à différentes échelles territoriales, de façon de plus en plus interconnectée au fil du siècle. Il faudra pour cela rééquilibrer l'analyse en accordant moins de place aux processus de production et en s'interrogeant sur les voies de diffusion, les appropriations concrètes et les usages symboliques. ■

## Notes

1. Daniel Roche, *Histoire des choses banales*, Paris, Fayard, 1997 ; Pierre Singaravélou, Sylvain Venayre (éd.), *Le Magasin du monde*, Paris, Fayard, 2019 ; des mêmes, *L'Épicerie du monde*, Paris, Fayard, 2022 ; Stéphane Audoin-Rouzeau, *Les Armes et la chair. Trois objets de mort en 1914-1918*, Paris, Dunod, 2009 ; Bruno Cabanes, *Fragments de violence. La guerre en objets de 1914 à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2019.
2. Fernand Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme (xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin, 1967.
3. Daniel Roche, *Le Peuple de Paris : essai sur la culture populaire au xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1981 ; du même, *La Culture des apparences : essai sur l'histoire du vêtement aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1989.
4. *L'Espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte, 2001 ; du même, *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford University Press, 2005.
5. Yves Bergeron, Philippe Dubé (dir.), *Mémoires de mémoire. Étude de l'exposition inaugurale de musée de la civilisation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.
6. Isabelle Engelhardt, *A Topography of Memory: Representations of the Holocaust at Dachau and Buchenwald in comparison with Auschwitz, Yad Vashem, and Washington DC*, Bruxelles/Berne, Peter Lang, 2002.
7. Brandon Schechter, *The Stuff of the Soldiers. A History of the Red Army in World War Two*, Ithaca, Cornell University Press, 2019.